

Karl Marx et l'allégorie

Franz Mehring

Source : «Die Neue Zeit», 13 mars 1908. Traduction en français dans : Karl Marx, Homme, penseur et révolutionnaire. Recueil d'articles discours et souvenirs collationnés par D. Riazanov. Bibliothèque marxiste n° 6. Paris : Éditions Sociales Internationales.

Dans une annotation à la postface qu'il a écrite pour la deuxième édition de son *Capital*, Karl Marx dit : « *Les radoteurs braillards de l'économie vulgaire allemande blâment le style et l'exposition de mon ouvrage. Personne ne peut juger plus sévèrement que moi-même les imperfections littéraires du Capital. Néanmoins, je veux, pour le profit et la joie de ces Messieurs et de leur public, citer ici deux critiques : l'une anglaise, l'autre russe.* »

Et l'auteur de la critique russe de dire que Marx est loin de ressembler à la plupart des savants allemands, qui écrivent leurs ouvrages dans une langue tellement obscure et sèche que le commun des mortels en perd la tête.

La langue de Karl Marx mérite d'être étudiée à fond ; une telle étude contribuerait peut-être pour une bonne part à faire mieux connaître et comprendre l'homme et son œuvre. Mais cette tâche n'est pas facile ; elle n'est d'ailleurs pas la première qui s'impose à ses disciples et héritiers. Marx lui-même serait le dernier à désirer qu'on néglige pour cela la propagande pratique de ses idées. Aussi, jusqu'à présent, n'a-t-on publié que de rares observations sur son style. Nous-mêmes, nous nous bornerons ici, à l'occasion de l'anniversaire de sa mort, à examiner l'objection favorite que les érudits bourgeois ont coutume d'élever contre son style et son exposition.

De monsieur Wilhelm Roscher jusqu'aux plus jeunes *privatdocents*, tout le monde reproche à Marx son faible pour les allégories, penchant en soi indiscutable, mais qui prouverait que Marx n'a pas été un penseur perspicace, mais uniquement un homme d'esprit qui, imprégné d'un « mysticisme confus », n'a su expliquer lui-même le matérialisme historique que d'une façon tout à fait imprécise et « par le moyen » d'images grossièrement ajustées.

Contre ces tirades, il suffit de citer la sentence d'Aristote, d'après laquelle le trait distinctif du génie est de reconnaître les choses qui se ressemblent (l'« identité »). On peut prétendre, il est vrai, que cette caractéristique du génie constitue également celle de l'ignorant ; entre la verve fraîche et vigoureuse qui caractérise le langage de Luther au XVI^e siècle et celui de Goethe au XVIII^e siècle, il y a l'euphuïsme et le marinisme¹ du XVI^e siècle, dont Albrecht von Haller disait déjà que c'était de l'« *emphase nageant sur des allégories comme sur des bulles* ». Seulement ce fait, loin d'infirmes, ne fait que confirmer la sentence d'Aristote. En effet, les marinistes n'ont pas su reconnaître l'« identité », et voilà pourquoi ils accouplaient de force ce qui ne se ressemble pas. Le contester sérieusement prouverait qu'on a des yeux de taupe, incapables de distinguer le teint fleuri d'une joue de jeune fille du fard écarlate avec lequel une vieille femme tente de rajeunir son visage fané.

De tous les classiques allemands, c'est probablement Lessing qui a philosophé le plus sur l'allégorie en tant que forme d'exposition littéraire. En ce qui concerne Lessing comme maître de l'allégorie, nous pouvons répéter ce qu'il a dit de lui-même en tant que poète dans une admirable allégorie : « *Tel il n'est*

¹ L'euphuïsme et le marinisme sont deux mouvements littéraires de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle, issus respectivement de l'Angleterre élisabéthaine et de l'Italie baroque. Ils partagent une même ambition : rivaliser avec les modèles antiques et italiens (Pétrarque, Boccace) en poussant très loin la virtuosité stylistique.

pas né, mais tel il est devenu ». Dans ses écrits de jeunesse, le penchant à l'allégorie se fait encore très peu jour, et là où il existe, il ne se manifeste pas toujours d'une façon heureuse. Dans le *Laocoon* encore, Lessing écrit : « *Une simple allégorie ne prouve et ne justifie rien* », et quelques lignes plus bas, à la même page, nous trouvons : « *Pourtant, ici, le sens n'est rien, et le tableau tout, et le premier sans le dernier fait du poète le plus intéressant le bavard le plus ennuyeux* ».

La partialité de ces phrases est corrigée dans une parabole ultérieure, où Lessing reconnaît que, dans une exposition parfaite, l'idée et l'image appartiennent l'une à l'autre, tout comme l'homme et la femme ne font qu'un. Lessing a examiné le problème sous ses deux aspects, aussi bien quand il écrivait : « *Qu'est-ce qui rend un poète plus guindé, si ce n'est l'emploi trop fréquent et trop recherché des tropes les plus hardis ?* », que quand il écrivait : « *Évidemment, je cherche à agir par l'imagination aussi sur la raison de mes lecteurs. J'estime qu'il est non seulement utile, mais aussi nécessaire de revêtir d'images les arguments et de désigner par des allusions toutes les idées accessoires que suscitent telles ou telles images. Quiconque n'y comprend rien devrait renoncer à devenir littérateur, car tous les bons auteurs ne le sont devenus que par ce moyen-là* ». Ainsi parlait Lessing aux « *anti-Goez* »² qui, par la surabondance de leurs brillantes allégories, arrachaient déjà au pauvre pasteur de Hambourg les mêmes reproches amers que les allégories de Marx aux Roscher et consorts.

Contrairement à Lessing, Goethe n'était pas devenu « *faiseur d'allégories* », comme il s'appelait lui-même, mais il était né « *tel* ». On connaît le vers où il dit qu'on ne saurait lui défendre de parler par allégories, puisqu'il ne peut s'exprimer autrement ; aussi écrivait-il à Madame von Stein : « *Par mes allégories, je rivalise avec les proverbes de Sancho Pança* ». Cette allégorie-là caractérise admirablement les allégories de Goethe ; les proverbes sont les paraboles dans lesquelles le peuple pense et fait des vers, et de son temps Luther aimait déjà écouter « *l'homme du commun* » afin de donner à son style sa pleine richesse d'images et de sens.

De même que le chef de notre littérature classique, le chef de notre philosophie classique était un « *grand faiseur d'allégories* » ; sous ce rapport, Hegel marque aussi une grande avance sur Kant, qui est le véritable responsable du langage discrédité des savants allemands, et qui est d'autant plus coupable en l'occurrence qu'il avait un style agréable et clair. On a fait avec beaucoup d'exagération du langage de Hegel le type de la méditation pénible et difficile à comprendre ; il est, comme le dit excellemment le biographe de Hegel, Rosenkranz, saturé de tous les éléments de la langue allemande, depuis le mysticisme du Moyen Âge jusqu'à la Réforme, et il excelle notamment dans les métaphores souvent aussi hardies que frappantes.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, Marx fut le disciple le plus génial de Hegel. Un « *faiseur d'allégories né* », lui aussi ; déjà dans sa dissertation de doctorat, les allégories jaillissent comme d'une source intarissable. La dissertation tout entière est comme une seule grande allégorie, montrant comment la philosophie naturaliste des épicuriens fête son suprême triomphe dans la théorie des corps célestes et s'écroule complètement par là même. Déjà dans sa jeunesse, Marx écrivait l'allégorie suivante : « *C'est le même esprit qui crée les systèmes philosophiques dans les cerveaux des philosophes et qui construit les chemins de fer par les mains des corporations* ». En voici une autre encore : « *La religion est pour nous le soleil illusoire qui tourne autour de l'homme tant que celui-ci ne se meut pas autour de lui-même* ».

C'est dans sa *Critique de l'économie politique* que Marx est peut-être le plus fécond et le plus riche en allégories. Or, c'est dans l'avant-propos de cet ouvrage qu'il aurait assemblé « *par des images grossièrement ajustées* » et encore de façon très imprécise, la méthode du matérialisme historique. On trouve aussi la même richesse d'allégories dans l'introduction du *Capital*, qui résume encore une fois le contenu du livre cité plus haut. Dans ce chapitre, Marx atteint, à notre avis, le summum de son talent littéraire – du point de vue purement littéraire, c'est là qu'on peut le mieux étudier la nature de ses allégories. C'est là aussi qu'on peut découvrir les raisons pour lesquelles les allégories de Marx irritent tant les savants bourgeois. « *À première vue, une marchandise nous paraît quelque chose de naturel, de trivial. En l'analysant, nous constatons que c'est une chose extrêmement compliquée, pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques. Tant qu'elle est valeur d'usage, elle n'a rien de mystique. Le bois*

² Goez, pasteur de Hambourg, tête de Turc de Lessing, qui l'a ridiculisé dans un ouvrage, *l'Anti-Goez*.

change de forme lorsqu'on en fait une table ; néanmoins, la table reste du bois, une chose matérielle ordinaire. Mais dès qu'elle devient marchandise, elle se transforme en un objet matériel et immatériel. La table est placée non seulement sur ses pieds par terre, mais, par rapport à toutes les autres marchandises, elle se place sur sa tête et, de sa tête de bois, engendre des billevesées bien plus drôles que si elle se mettait à danser d'elle-même. » Comment n'aurait-il pas choqué toutes les « *têtes de bois* » qui produisent en quantité des spéculations surnaturelles et des arguties théologiques, mais ne savent pas fabriquer une chose aussi pleine de sens que cet objet matériel que représente une table de bois ordinaire ?

Pour Marx, l'allégorie n'est jamais un ornement, jamais un simple enjolivement de la langue. Mais elle n'est pas non plus, comme chez Lessing, un simple levier pour faire mieux et plus facilement comprendre, un effort pour agir et sur la raison et sur l'imagination. C'est, au contraire, une originale vue d'ensemble de choses identiques, l'idéal réalisé de cette exposition parfaite dont Lessing disait que l'idée et l'image y appartiennent l'une à l'autre, tout comme l'homme et la femme. L'allégorie telle que Marx l'emploie est la mère physique de la pensée qui reçoit d'elle le souffle vital.

C'est ce que les savants bourgeois ne comprennent pas, même quand il n'y a pas mauvaise volonté de leur part. Ils ne peuvent pas comprendre et, en vérité, il leur est interdit de le comprendre. Que deviendrait la société bourgeoise, si, dans ses chaires universitaires, les métaphores de la dialectique révolutionnaire prenaient vie et force ! Voilà pourquoi ces braves patriotes, tels des égarés, parlent de « *mysticisme obscur* » et d' « *images grossièrement ajustées* » ; comme l'allégorie de Marx est au plus haut degré le secret du génie, elle reste pour eux une éternelle énigme.

Là-dessus, ils mettent leur « analyse abstraite », éternelle danse funéraire des notions surnaturelles qui, telles des ombres monotones, glissent le long des murs de la prison capitaliste, et ils sont fiers de n'avoir besoin ni de « *mysticisme obscur* », ni « *d'images grossièrement ajustées* » pour déclarer que des étreintes de ces ombres ne pourra jamais sortir un enfant vivant. Là où il n'y a rien, l'allégorie, elle aussi, perd ses droits.